

LETTRE DE BERLIN

Nous devons à un ami les extraits suivants d'une lettre privée reçue d'un sien ami habitant en ce moment la capitale de l'Allemagne.

BERLIN, ELSSASSER STRASSE, 41,

23 octobre

MON CHER AMI,

Vous me comprendrez facilement lorsque je vous dirai combien grande a été ma surprise de lire, dans l'*Événement*, une lettre particulière dans laquelle je vous faisais part, sans ordre ni style, de mes impressions de Berlin et des Allemands.

Je n'ai pas été non plus médiocrement étonné de me voir pris un peu en grippe par M. le baron ou le vicomte, je ne me rappelle plus son titre, de Hauteville, dans le *Courrier du Canada*. Je n'eusse jamais pensé devoir faire partie, un jour, d'un quatuor francophile; ont de même, je suis en bonne compagnie: des ministres, mon cher, rien moins. Je me repose dans ma toge de carabin, et je me dis: très bien, mon vieux, tu finiras par être quelque chose.

Blague à part, mon cher ami, je ne crois pas avoir été aussi enthousiaste que cela de l'Allemagne et des Allemands dans ma lettre, ni d'avoir tombé autant que le dit le baron ou vicomte d'Hauteville, les Français de France.

J'ai dit tout simplement mes impressions premières et je suis pour cela dans une position plus favorable que nos frères les Français. Je n'ai pas au même degré qu'eux les mêmes sujets de ressentiment ou de haine contre le Teuton. Je sais que le Français éprouve contre l'Allemand une haine implacable. Cela se voit d'ailleurs à Paris, et s'écrit en grosses majuscules; on y *boycotte*, on l'on y ostracise tout ce qui est d'industrie allemande, et quand deux cochers se prennent de querelle dans une rue de Paris, l'injure suprême consiste à se dire: Va, tu n'es qu'un prussien, un chien d'Allemand.

Les Canadiens-français, tout sympathiques qu'ils puissent être aux Français et à la France, à tout ce qui est du pays de leurs aïeux, ne peuvent se monter le boarriehon au même degré vis-à-vis les Allemands, et je ne sache pas qu'il leur soit prescrit d'épouser les querelles de tout le monde jusqu'au point de ne pas rendre justice à qui de droit à l'occasion.

Les Français eux-mêmes, malgré toute la haine que leur inspirent les Allemands, ne peuvent s'empêcher d'admirer leur organisation économique. Ils la connaissent aujourd'hui, et ils l'étudient fort; dommage qu'ils n'aient pas eu cette science sous le maréchal Le Bouff: les prodiges de valeur et d'héroïsme qu'ils ont accomplis alors auraient eu peut-être un autre dénouement.

Depuis ma dernière lettre, j'ai changé de logis. En arrivant ici, je suis tombé dans une famille de Juifs. Ce fut d'abord, comme accueil, miel et sucre: mais comme logement et menu, mince et exorbitant à la fois. J'ai planté là mes Israélites et je suis allé camper ailleurs, dans un autre quartier, plus à proximité de mes études.

Les Juifs sont nombreux et influents à Berlin: comme d'ordinaire, ils ont le capital, tout le haut commerce, et le petit aussi. Ils sont habiles, et généralement parlent trois ou quatre langues: de cette façon, ils absorbent la monnaie des étrangers.

Les Allemands ragent devant cet état de choses, mais qu'y peuvent-ils faire?

Le peuple déicide est très prolifique; qui dit femme juive, dit de suite beaucoup d'enfants à la clef. En France et aux États-Unis, on fait de l'arithmétique en matière de progéniture; on limite celle-ci à volonté; chez les Juifs, comme chez les Canadiens-français, pas de décimales à gauche; on observe et l'on applique avec une touchante unanimité le précepte biblique: *crescite et multiplicamini*.

À Berlin, tout se fait à la militaire, mais sans contrainte. L'autorité est respectée et jouit de la confiance générale. Les rouages de la machine municipale marchent sans bruit, mais avec une admirable régularité; chaque rouage a son rôle qu'il exécute, mécaniquement c'est vrai, sans le redire ou l'exécuter d'un millimètre, mais avec une précision étonnante. Chacun a ses instructions, son coin d'autorité, et exécute, comme un soldat en garnison, son devoir.

Tout s'y meut de la sorte et cet esprit militaire dans l'ordre civil est tellement dans les habitudes, le caractère des Berlinois, que l'air en est pour ainsi dire saturé. Les chiens, les chats et les oiseaux de basse-cour semblent même dominés par cet esprit: les chiens n'aboient ou ne mordent, les chats ne miaulent ou n'égratignent, les coqs ne chantent, et les poules ne pondent, que sur un ordre précis.

La justice y est administrée de même; et le peuple a une confiance illimitée dans ses tribunaux. Vous vous rappelez sans doute l'anecdote du paysan allemand auquel Frédéric le Grand demanda un jour de lui vendre son moulin à farine près de son château Sans-Souci, parce que le bruit du moulin l'empêchait de dormir. Le paysan répondit qu'il ne voulait pas le vendre. Alors, le grand roi lui dit qu'il le forcerait bien à le lui céder. Là-dessus, le pauvre diable de paysan répondit au souverain qu'il ne l'aurait pas, qu'il se rendrait lui-même jusqu'à Berlin où il était certain d'avoir justice.

Cette réponse fit réfléchir Frédéric qui n'inquiéta plus le paysan.

On voit encore ce moulin à Potsdam, de même que le château Sans-Souci, dont je viens de vous parler. C'était la résidence favorite de Frédéric le Grand.

Comme il faisait très beau, dimanche dernier, ce qui est assez rare, paraît-il, l'automne à Berlin, je suis allé faire une promenade de ce côté-là: mais avant d'arriver à Potsdam, je suis descendu à Babelsberg où le vieil empereur Guillaume Ier aimait à passer la belle-saison. Le château n'a rien de bien remarquable: il commande une belle vue et un magnifique parc. L'intérieur est assez riche et construit dans le style architectural moderne; on y voit encore des livres et foule d'autres objets qui sont restés dans le même état qu'ils étaient lorsque l'empereur y est allé pour la dernière fois.

Du haut de la tour, on voit très bien Potsdam et ses environs.

Potsdam est une assez jolie ville qui occupe un site fort agréable sur les bords du lac Havel. Sa population est d'environ 51,000 âmes; elle est, par rapport à Berlin, ce qu'est Versailles par rapport à Paris.

Lorsque l'on visite le château Sans-Souci, ce qui frappe les yeux d'abord, c'est la prédominance de l'art français dans l'architecture et l'ornementation. On y voit grand nombre de toiles dues au pinceau de peintres français.

Le château est situé sur une éminence d'où l'on peut admirer très bien la ville, et est, sans contredit, ce qu'il y a de plus beau et de plus intéressant à visiter dans l'endroit. Au nombre des grandes salles de l'édifice, il en est une fort curieuse, la Muschelsaal ou salle des coquillages. Rien de plus curieux et de plus original. Les plafonds, les murs, les panneaux, tout cela est tapissé ou fait de coquillages, dont quelques-uns portent des perles très précieuses. Il y en a de toutes les formes et de toute la dimension; on y voit aussi des mosaïques superbes faites de pierres de toutes sortes, et de tous les pays du monde. C'est un vrai musée de conchyologie et de minéralogie, mais dont les pièces concourent de toutes façons, à l'ornementation de la salle. On y installe, en ce moment la lumière électrique, et je vous assure que la lumière d'Edison allant frapper et se décomposer sur tous ces prismes et ces facettes, ne manquera pas de produire un effet tout simplement féerique.

Dans ce château existe aussi une salle de théâtre où l'on a déjà produit, n'a-t-on dit, des pièces de Molière, de Racine, de Corneille, et d'autres œuvres de notre répertoire français. Quand on fait du théâtre, il est bien difficile de se passer du répertoire français, et, comme vous avez dû le remarquer, lorsque l'on donne une pièce qui a du succès sur les théâtres étrangers, c'est presque à tout coup une pièce française traduite en anglais, en allemand, en italien ou en espagnol.

L'empereur Frédéric qui était un amateur de belles lettres et se piquait d'être philosophe, attira Voltaire au château Sans-Souci. L'empereur parlait et écrivait infiniment mieux le français que l'allemand. Vous savez la querelle qu'ils eurent ensemble, lui et Voltaire, et le motif pour lequel celui-ci avoua avoir quitté le château.

Le parc du château, sans être aussi beau que celui de Versailles, a cependant des points de vue pittoresques et un cachet particulier.

À quelques minutes de là, on trouve la fameuse orangerie construite par Guillaume IV qui mourut du *delirium tremens*, comme trop grand nombre de mortels en ce monde. Je ne sache pas que l'on puisse voir dans aucun autre pays, sous pareille latitude, quelque chose de supérieur dans le genre. À l'intérieur, s'étale une très belle collection de peintures, copies et tableaux de Raphaël.